

REZO PRODUCTIONS, IRIS PRODUCTIONS,
IRIS FILMS ET FRANCE 2 CINÉMA présentent

SOPHIE MARCEAU MIOU-MIOU

ARRÊTEZ MOI

UN FILM DE **JEAN-PAUL LILIENTELD**

SCÉNARIO ADAPTATION ET DIALOGUES DE **JEAN-PAUL LILIENTELD**

MARC BARBÉ

ADAPTÉ DU ROMAN **LES LOIS DE LA GRAVITÉ** DE **JEAN TEULÉ** PUBLIÉ AUX ÉDITIONS JULLIARD

avec **PASCAL RABAUD** son **CARLOU ROSS** **SEBASTIEN WERA** **MICHEL SCHILLINGS** **MARIE-AURÉLIE DELAMAY** **SCARLETT JOHNSON** **PIERRE-FRANÇOIS LOMBROSKI** **ESTHER GINSBURG** **MAGDALENE LARIZ**
MONTAGE **NUVITA BARKAN** **CLAUDINE MOUTREAU-DREMOULING** COIFFURE **CÉLINE VAN HEEDEREN** ASSASSANT **REALISATION FABRICE COUCHARD** DIRECTION DE PRODUCTION **SOUVEÏE HARPER**
SUPERVISEUR DE PRODUCTION **JEAN-MICHEL REY** **NICOLAS STEIL** **JESUS GONZALEZ** PRODUCTION GÉNÉRAL **PHILIPPE LIÉGIS** UNE COPRODUCTION **FRANCE-LUXEMBOURG-BELGIQUE** **REZO PRODUCTIONS**
IRIS PRODUCTIONS **FRANCE 2 CINÉMA** avec la participation de **CANAL +** **FRANCE TÉLÉVISIONS** **CINÉ 4** et du **FONDS NATIONAL DE SOUTIEN À LA PRODUCTION AUDIOVISUELLE DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG** et du **PROGRAMME MEDIA** de **ARTEMIS PRODUCTIONS** avec le soutien de **TAX SHELTER FILMS FUNDING** du **TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE**
en association avec **8 MEDIA EXPORT** distribution **FRANCE REZO FILMS** ventes internationales **REZO WORLD SALES** - WWW.REZOFILMS.COM



SOPHIE MARCEAU MIOU-MIOU
**ARRÊTEZ
MOI**

UN FILM DE
JEAN-PAUL LILIEFELD

ADAPTÉ DU ROMAN *LES LOIS DE LA GRAVITÉ* DE JEAN TEULÉ
© ÉDITIONS JULLIARD (2003) - PARIS, FRANCE

DURÉE : 1H39

SORTIE LE 6 FÉVRIER 2013

DISTRIBUTION

REZO FILMS

29, rue du Faubourg Poissonnière
75009 Paris
Tél. : 01 42 46 96 10/12
Matériel disponible sur
www.rezofilms.com

PRESSE

François Hassan Guerrar
& Melody Benistant
57, rue du Faubourg Montmartre
75009 Paris
Tél. : 01 43 59 48 02
projo@guerrarandco.fr

SYNOPSIS

Un soir, une femme se rend dans un commissariat pour confesser le meurtre de son mari violent, commis il y a plusieurs années. Plus la policière de permanence interroge cette femme, plus elle connaît sa vie, moins elle a envie de l'arrêter. Pourquoi cette femme que personne ne soupçonnait veut-elle absolument être reconnue coupable ? Pourquoi cette policière ne veut-elle absolument pas l'arrêter ? L'une des deux gagnera. Mais que veut dire gagner dans ce genre de circonstances ?

ENTRETIEN AVEC JEAN-PAUL LILIENFELD

LE ROMAN DE JEAN TEULÉ A-T-IL ÉTÉ L'UNIQUE POINT DE DÉPART DU FILM ?

Quasiment. J'avais envie de parler des femmes battues après avoir lu qu'en France, une femme mourrait tous les deux jours et demi sous les coups de son compagnon. J'avais trouvé ce chiffre hallucinant. Je voulais traiter ce sujet, sans pour autant faire une thèse ou un manifeste. Comme pour LA JOURNÉE DE LA JUPE, j'ai cherché un système dramatique qui me permette de parler d'êtres humains et non pas de faire la morale.

Le roman de Jean était le vecteur idéal : son écriture est très cinématographique ; il décrit même des lumières et permet au lecteur de visualiser rapidement l'histoire. Comme souvent dans son œuvre, il y a un mélange de gravité, de profondeur et d'humour qui me touche. Je ne l'avais rencontré qu'une fois, il y a vingt ans, mais on se rappelait parfaitement l'un de l'autre : je l'ai appelé et nous avons discuté longuement des «Lois de la gravité». C'est au cours de notre conversation qu'est venue l'idée d'une adaptation où le face à face opposerait deux femmes.

EN QUOI CE CHANGEMENT MAJEUR VOUS SEMBLAIT-IL PROCHE DE VOS PRÉOCCUPATIONS ?

Dans le roman, il y avait un trouble évident entre l'homme, ce Pontoise en fin de carrière et cette fille qui vient s'accuser de meurtre. On sentait le flic balancer entre paternalisme et séduction. Faire de Pontoise

un personnage féminin me permettait de rejoindre le thème du film à travers l'autre personnage principal. Pontoise parle de la violence faite aux femmes à travers son attitude, sa manière de recevoir les confidences de la coupable...

LE PERSONNAGE INCARNÉ PAR SOPHIE MARCEAU EST VICTIME D'UNE DOUBLE EMPRISE : LA VIOLENCE DE SON ÉPOUX PUIS LA PRESSION PSYCHOLOGIQUE DE SON FILS...

J'ai lu beaucoup de rapports sur le sujet et la trajectoire des enfants, notamment des fils, y était souvent abordée : certains, vaccinés à jamais, prenaient le contrepied de leur père, alors que d'autres reproduisaient plus ou moins consciemment son comportement. La mère portait alors la double culpabilité de n'être bonne à rien d'après son conjoint et d'être en plus incapable de guider son enfant sur la bonne voie. Cela m'a paru un élément passionnant à rajouter au récit.

LA PERSPECTIVE DE TOURNER EN HUIS CLOS VOUS A-T-ELLE INQUIÉTÉ ? QUELLES ALTERNATIVES NARRATIVES ET TECHNIQUES AVEZ-VOUS ENVISAGÉES ?

C'est un point sur lequel j'ai beaucoup réfléchi, notamment parce que Jean dans le roman, n'avait eu recours qu'à peu de flash-back. Dans un roman, on change sans arrêt de lieu même en ne bougeant jamais, grâce à l'introspection. Dans un roman, lorsque Proust voit sa Madeleine, il voit sa

grand-mère. Dans un film, le spectateur ne voit que la Madeleine...

J'ai fini par trouver deux solutions. D'abord, en intégrant davantage de flash-back sur le quotidien de cette femme battue, en filmant ses moments d'errance dans la ville. Ensuite, en découpant les scènes d'intérieur de manière à ce que les comédiennes circulent quasiment tout le temps, pour de bonnes raisons. Il s'agissait pour moi d'animer cette confrontation, avec un souci constant de cohérence.

CE QUI SURPREND DANS L'ÉVOLUTION DES RAPPORTS DE FORCE, C'EST L'AGRESSION VERBALE DE PONTOISE, VOIRE SON EMPORTEMENT.

Tout est violence pour des femmes battues, qu'elle soit physique ou psychologique, à commencer par la non-reconnaissance de leur statut. La violence peut aussi surgir d'événements anodins qui ne choqueraient pas la plupart des gens : à travers un prisme déformé par leur vécu, ces femmes redoutent des choses qui ne sont pas forcément dangereuses. Je voulais montrer que le personnage de Sophie évolue dans un univers dans lequel elle se sent maudite. Comme si sa simple présence suscitait la violence d'autrui.

AU-DELÀ DU RESSORT DRAMATIQUE, L'ACTION SE DÉROULE LA VEILLE DE LA PRESCRIPTION DU MEURTRE DE SON ÉPOUX, COMMENT EXPLIQUEZ-VOUS LE SURSAUT DE RÉVOLTE DE CETTE FEMME ?

Sa libération commence à l'instant où elle fait basculer son mari dans le vide. En tous cas, c'est ce qu'elle vient raconter à Pontoise... J'avais lu une interview de Tina Turner qui, après des années d'horreur vécues auprès d'Ike, expliquait qu'un soir, avant de commencer un concert, il lui avait balancé du jus d'orange sur sa robe de scène. Ça lui avait semblé tout à coup insupportable. Après, elle était partie définitivement. L'incident semble dérisoire mais c'est le principe de la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Et la contenance de ce vase varie selon la personnalité de chacun. La nécessité de protéger les enfants est également un catalyseur très courant.

Ensuite, ce qui motive le personnage de Sophie à venir se dénoncer, c'est le besoin d'être enfin perçue comme une victime. L'idée de révéler sa culpabilité pour mieux parler de ce qu'elle a enduré m'est venue en écrivant. Par instinct. Ce qui ne me suffisait pas. J'ai envoyé les scènes à une

psychanalyste de renom qui a conforté la validité de mon raisonnement, au regard de son expérience dans ce domaine.

VOUS VOUS ÊTES MIS DANS LA PEAU DE CETTE FEMME JUSQUE DANS LES SCÈNES DE BRUTALITÉ CONJUGALE. ÉTAIT-CE UN RISQUE D'OPTER POUR UNE VUE SUBJECTIVE DE LA SITUATION ?

C'est un parti pris qui s'est imposé à l'écriture. Pour moi, le vrai risque était de faire du public un voyeur. Qu'est-ce que cela aurait apporté de montrer la violence en filmant efficace ? Ce qu'il faut c'est impliquer le spectateur : le mettre à la place de cette femme, c'est percevoir ce qu'elle subit et ce qu'elle redoute. Cela ne m'intéressait pas de filmer avec virtuosité la manière dont les coups s'enchaînent. C'était aussi une manière inédite de montrer ça au cinéma, ce qui nous a obligés à mettre au point un système de caméra qui n'existait pas. Mais je n'imaginai pas quelqu'un d'autre que Sophie pour filmer. D'abord, parce que je voulais que ses bras, ses mains, ses genoux entrent dans le champ de la caméra sous des angles naturels. Ensuite, je tenais à ce que ces moments soient captés avec le juste rythme des mouvements et la prise de son direct. Sophie a pleinement joué le jeu, en portant une caméra de huit kilos sur la tête ! Elle a scotché tout le monde, physiquement et avec un instinct du cadre incroyable...

COMMENT AVEZ-VOUS TRAVAILLÉ LES PERSONNAGES AVEC LES DEUX ACTRICES ?

J'ai été assez interventionniste : je savais précisément ce que je voulais et j'ai tout fait pour l'obtenir. Pour Sophie, il s'agissait d'une composition. D'autant plus délicate qu'elle n'arrive pas vierge à l'écran mais

chargée des grands rôles de sa carrière qui sont en général plus glamour. Je voulais qu'elle ait les cheveux ternes, avec des racines apparentes, parce que son personnage néglige sa féminité.

Si j'ai pensé à elle, c'est grâce à POLICE mais surtout à ANTHONY ZIMMER, puis à L'HOMME DE CHEVET, où j'avais découvert des facettes surprenantes et peu exploitées de son jeu. Intellectuellement, Sophie était ravie de jouer le rôle d'une femme abîmée, mais lorsqu'elle s'est retrouvée devant le miroir, c'était parfois difficile à assumer au début. Après, elle a plongé.

Miou-Miou avait des pavés de textes à apprendre, ce qui était un vrai défi même pour une grande professionnelle comme elle. Ce qu'elle a apporté à Pontoise est subtil et profondément humain. Elle a eu le talent de s'approprier les dialogues pour les communiquer le plus naturellement possible.

Réunir ces deux actrices était l'occasion d'un face à face passionnant d'un point de vue artistique. C'était aussi un plaisir de spectateur. Elles ont une dynamique de jeu très différente, ce qui m'a poussé à rester pragmatique sur le tournage. J'ai prémédité ce que je voulais voir à l'écran mais je n'avais pas de stratégie sur le «comment». Je me suis adapté à chacune d'elles, jour après jour. Au gré des humeurs et des stress. La seule constante était mon objectif.

LE PERSONNAGE DU MARI EST UN BLOC DE MONSTRUOSITÉ, MÊME SI MARC BARBÉ LUI CONFÈRE UNE SENSIBILITÉ SINGULIÈRE...

Le sujet du film n'était pas d'expliquer comment un homme peut en arriver à un tel degré de violence. C'est vrai que je me suis moins intéressé aux racines de

ce personnage, même si on a essayé de suggérer son instabilité, sa fragilité. Ensuite, c'est une question de casting : j'ai choisi Marc parce que j'ai senti en lui une faille de chaque instant. Sa manière d'être et de bouger parle pour le personnage. Malgré une présence limitée – et voulue comme telle – à l'écran, je trouve que la personnalité de Marc permet au mari d'échapper à la caricature.

CONTRAIREMENT À LA JOURNÉE DE LA JUPE QUI ÉTAIT INSCRIT DANS UN CONTEXTE SOCIAL TRÈS RÉALISTE, CE FILM NE SE SERT PAS VRAIMENT DU MILIEU DANS LEQUEL ÉVOLUENT LES PERSONNAGES. POURQUOI ?

Mon intention était d'esquisser un contexte de vie, parce que sinon le personnage ne s'incarne pas. Mais je ne voulais surtout pas ancrer la globalité du récit dans ce contexte-là, tout simplement parce que le calvaire de cette femme aurait pu se dérouler dans n'importe quel autre milieu. Il ne s'agissait absolument pas de sous-entendre que, chez les pauvres, la violence s'ajoute à la précarité.

Quant à la géographie des lieux, elle s'est imposée par le fait qu'elle soit factrice et que son mari travaille parfois dans les chantiers navals. Les images d'une ville industrielle, un peu fantomatique, correspondaient parfaitement à ces

éléments, tout comme l'impression d'isolement qui se dégage des HLM et des rues du centre-ville. D'un point de vue esthétique, c'était envoûtant à filmer alors pourquoi s'en priver ?

QUAND ON PARCOURT VOTRE FILMOGRAPHIE, ON SENT CHAQUE FOIS UN DÉCALAGE, SOIT PAR RAPPORT AU GENRE (LE POLAR AVEC HS HORS SERVICE), SOIT VIS-À-VIS DU TRAITEMENT AUQUEL ON POURRAIT S'ATTENDRE DE SUJETS DÉLICATS, COMME DANS LA JOURNÉE DE LA JUPE ET ARRÊTEZ-MOI. EST-CE DÉLIBÉRÉ DE VOTRE PART ?

Non. Cela fait partie de mon mode de fonctionnement. Je ne cherche pas à faire mon original. Dès qu'un discours est calibré, attendu et entendu, il ne me touche pas. Le dogme quel qu'il soit est toujours décevant. La réalité est toujours trop complexe pour tenir dans la boîte du prêt à penser. Je cherche à exprimer ce que je pense plutôt que ce qu'il faut penser pour recueillir l'assentiment de ceux qui ont surtout des idées.

À travers mon écriture, ma mise en scène, j'oriente forcément le regard mais je n'impose pas au spectateur ce qu'il doit en conclure. Et si j'ai bien fait mon travail, le spectateur tirera tout seul ma morale de l'histoire.

SOPHIE MARCEAU

ENTRETIEN AVEC

VOUS AVEZ RÉCEMMENT EXPLIQUÉ QUE, SI VOUS CONTINUEZ À TOURNER, C'ÉTAIT PARCE QUE VOUS AVIEZ ENCORE «DES CHOSES À DIRE ET DES AVENTURES À VIVRE». EN QUOI CELA A-T-IL ÉTÉ LE CAS SUR CE FILM ?

La lecture du scénario a été un déclencheur. J'ai été séduite par la crudité, la musicalité des dialogues et l'apparente simplicité de mon personnage. Je me suis laissée embarquer par le suspense, sans savoir où l'histoire m'emmenait et la fin m'a bouleversée : on comprend enfin la raison qui motive cette femme à vouloir aller en prison.

Je connaissais l'œuvre de Jean Teulé, même si je n'avais pas lu «Les lois de la gravité», je n'avais pas vu LA JOURNÉE DE LA JUPE, mais je ne pouvais pas ne pas faire ce film. C'est comme si Jean-Paul avait frôlé de ses ailes d'ange la nature humaine dans ce qu'elle a de plus extraordinaire : le film est ancré dans une réalité sociale difficile, d'où jaillit pourtant une étincelle. Lorsque j'ai rattrapé LA JOURNÉE DE LA JUPE, j'ai éprouvé le même sentiment : on touche de manière délicate et humaine à un sujet complexe...

...ALORS QUE LES SITUATIONS ET LE CONTEXTE SOCIAL POUVAIENT PRÊTER À TOUS LES STÉRÉOTYPES.

Jean-Paul parvient à parler de gens qui, malgré l'étroitesse et la difficulté de leur vie, deviennent des héros, parce qu'ils

sont attachés à des principes humains fondamentaux. Il n'y a aucune prétention ou grand discours asséné. C'est un homme délicat, pudique, même si l'on sent chez lui une violence contenue. LA JOURNÉE DE LA JUPE et ARRÊTEZ-MOI lui ressemblent profondément.

DANS ARRÊTEZ-MOI, CE SONT LES CONVICTIONS DE PONTOISE ET DE VOTRE PERSONNAGE QUI HEURTENT LE SYSTÈME ET L'ORDRE ÉTABLI.

Bien sûr, ARRÊTEZ-MOI traite de ce sujet mais il s'attache surtout à la détermination de cette fille à changer le cours de son destin. Elle a pris beaucoup de coups dans la gueule et va pourtant s'élever au-delà du sort qui lui était réservé. C'est également une histoire vraie et non pas un caprice d'un metteur en scène de faire de «Madame tout le monde» une héroïne.

LE FILM S'AVENTURE DANS UN MÉLANGE DES TONS SURPRENANT, OÙ LE DRAME RÉALISTE CÔTOIE LE CONTE ET PARFOIS L'HUMOUR.

Le personnage que j'incarne – et qui n'a pas de prénom – amène quelque chose de très direct, à la limite de la candeur. À l'inverse, Pontoise est dans le sarcasme, dans une ironie qui ébranle l'autre. Elle a vu défiler tellement d'horreurs qu'elle s'est résignée à un monde pourri. En voyant arriver cette fille, Pontoise a soudain la possibilité de se sentir utile, d'aider vraiment quelqu'un.

Ces deux femmes ont besoin l'une de l'autre : au départ, elles se rejettent parce qu'elles charrient leur propre souffrance, puis elles comprennent qu'un

changement est possible, ensemble. Accepter l'aide d'autrui est un acte qui vous grandit.

QUEL EST SELON VOUS L'IMPACT DU MILIEU SOCIAL SUR VOTRE PERSONNAGE ?

Elle aurait tout aussi bien pu être épouse de médecin. Il ne s'agit absolument pas de prétendre que c'est dans les HLM que les femmes subissent la plus grande violence. En revanche, c'est un milieu peu traité par le cinéma français, où l'on préfère les salons et les beaux appartements parisiens...

Tout n'est pas non plus sombre et angoissant : elle s'épanouit à travers son métier de factrice ; elle rencontre, aide et rassure les gens, parce qu'elle est généreuse et vivante. Sans l'emprise de son mari, cette fille aurait pu avoir une existence heureuse. Elle n'est pas victime par essence. C'est juste un milieu où la confiance en soi n'est pas mise en valeur : on vous apprend à servir plus qu'à s'écouter et certaines personnes peuvent manquer d'assurance, ne pas connaître leurs droits. Ce sont des gens simples, gentils au beau sens du terme, respectueux des autres : ils ne demandent pas la lune parce qu'ils irradient.

COMMENT AVEZ-VOUS VÉCU LE PARTI PRIS DE JEAN-PAUL LILIENTFELD DE MONTRER LA VIOLENCE CONJUGALE EN CAMÉRA SUBJECTIVE ?

C'était écrit et très clair depuis le départ. J'ai trouvé le procédé très juste parce que le spectateur devient acteur de la situation, «subit» ce qu'elle subit. Est-ce plus spectaculaire ? Non, car on ne voit

ni le sang ni le corps décomposé. En tant qu'actrice, on peut avoir envie de montrer son grand art (rires), mais c'était une option radicale et décidée de Jean-Paul. Cela m'a emballée et interrogée sur un point : il fallait que je sois là, physiquement, même si je n'apparaissais pas à l'écran. Je ne voyais pas comment un chef opérateur pouvait réagir à ma place, s'écrouler de telle façon, regarder ou pas l'époux... Je ne pouvais pas laisser tomber mon personnage.

C'est là où Jean-Paul m'a proposé de porter moi-même la caméra. Je n'étais pas réalisatrice mais j'ai cadré toutes ces scènes en fonction du regard que cette femme porte sur son mari lorsqu'il l'insulte et la bat. Je pense aussi que Jean-Paul n'avait pas forcément envie d'être spectateur de cette violence et de la mettre en scène. Le jugement du spectateur s'en trouve aussi modifié, parce qu'il est dans la peau de la victime : c'est plus immersif, plus fort.

À LA VIOLENCE PHYSIQUE QUE SUBIT VOTRE PERSONNAGE, S'AJOUTE LA VIOLENCE VERBALE DE PONTOISE QUI POURRAIT LA BRAQUER, VOIRE LA FAIRE FUIR !

Cette violence fait partie de leur quotidien et toutes deux finissent par rire de leur malheur respectif. Elle ne se braque pas lorsque Pontoise la bouscule : elle est juste choquée par sa grossièreté, par l'idée qu'on la soupçonne d'avoir trompé son époux (rires). Pontoise la rudoie, lui raconte qu'elle a trouvé des bébés brûlés dans un four à micro-ondes mais plus rien ne la choque : elles ont dépassé le stade du politiquement correct, de la bienséance, de l'apitoiement sur soi.

MIOU-MIOU EXPLIQUE QUE L'ABSENCE DE MAQUILLAGE, DE COIFFURE A ACCOMPAGNÉ L'AUTHENTICITÉ DES CARACTÈRES, QUE CELA A EU UN EFFET LIBÉRATOIRE. PARTAGEZ-VOUS CE SENTIMENT ?

Absolument ! Ma maquilleuse s'inquiétait constamment du fait que je sois trop jolie à l'écran (rires). Le rapport au physique chez les femmes battues est spécifique : elles cherchent à s'effacer ; la moindre joliesse est un prétexte pour que le mec se déchaîne. Une écharpe un peu trop colorée, un sourcil trop dessiné ou un air joyeux, et c'est la baffa assurée. Elles se ratatinent pour ne plus ressembler à rien. Le but n'était pas de m'enlaidir mais de supprimer les artifices et tout signe de féminité. J'ai hérité d'un gros pull avec col roulé, d'un jean dans lequel je flottais et de chaussures sans talons. Mes cheveux ont été décolorés, parce qu'elle a perdu l'habitude d'en prendre soin, et je ne portais évidemment aucun maquillage.

OUTRE LE FRANÇAIS PARFOIS APPROXIMATIF DU PERSONNAGE, ON RECONNAÎT À PEINE VOTRE TIMBRE DE VOIX !

C'est une femme qui cherche ses mots, sauf lorsqu'elle est face à des gens qu'elle aime. Elle confond certains termes, fait des fautes de français mais ce sont des détails, des petites touches qui ne résument pas le personnage. Quand on se «transforme» pour un rôle, tout change même imperceptiblement : la gestuelle, le phrasé, la position du corps dans l'espace.

Je pense qu'elles se comprennent au-delà de leurs différences ; elles partagent le même langage, celui de la dureté de la vie. J'admire leur courage parce qu'elles sont à deux doigts de sombrer et, pourtant, elles veulent aller jusqu'au bout de leur «mission».

COMMENT AVEZ-VOUS GÉRÉ AVEC MIOU-MIOU LE TOURNAGE EN ESPACE CLOS ?

Au cinéma, on a moins de temps qu'au théâtre pour s'approprier l'espace. C'est davantage l'affaire du réalisateur d'insuffler du dynamisme au huis clos. Je me sentais plutôt à l'aise dans ce décor du commissariat et Jean-Paul a fait en sorte que Miou-Miou et moi s'y sentions confortables pendant trois semaines. Nous fonctionnions très différemment toutes les deux. Je sortais de six mois de théâtre, chauffée, habituée à la troupe, au risque de me planter et de reprendre malgré tout. Miou-Miou avait beaucoup plus de texte que moi, donc elle était plus à l'aise en répétant de son côté. Le commissariat était son décor, elle avait besoin de s'y fondre alors que j'arrivais là un peu comme une intruse.

On a dû se mettre au diapason l'une de l'autre, ce qui était à la fois passionnant et délicat. Peut-être que le film induisait tout cela : ce sont deux univers et deux énergies qui s'affrontent. Lorsque la caméra tournait, on avait besoin l'une de l'autre, d'un échange, et je pense que cela se traduit bien à l'écran.

Certaines choses vous échappent aussi. Avec Jean-Paul, on s'est retrouvé pas mal de fois avant le tournage, essentiellement autour du texte : c'était fondamental de comprendre la logique de l'auteur, «l'enfance» des mots. J'étais ravie et surprise qu'il me propose un tel rôle. Comme j'ai souvent l'air d'une femme pleine d'assurance, on me propose plutôt des personnages qui ont une grande facilité d'expression, une aisance naturelle...

...CE QUI TÉMOIGNE D'UN MANQUE D'IMAGINATION DES CINÉASTES OU D'UNE MÉCONNAISSANCE DU MÉTIER D'ACTRICE, NON ?

Je pense surtout qu'ils s'en fichent (rires). Les auteurs écrivent sur un univers qui leur est familier et on se retrouve souvent avec des rôles de libraire ou d'architecte. Si c'est l'histoire d'une caissière, on pensera rarement à moi. Peut-être parce que l'on catégorise les acteurs en France. Et qu'il existe peu de rôle de gens simples et magnifiques : pour être une héroïne, il ne faut pas forcément être riche et belle. Je brouille aussi les pistes, en tournant des films ultra populaires, donc on ne m'imagine pas fragile ou en pleurs.

EST-CE QUE VOUS AVEZ BESOIN, ENCORE AUJOURD'HUI, DE VOUS TESTER À TRAVERS LES FILMS ?

Pas nécessairement de me tester, mais de partager l'univers d'autrui. Je me fiche de prouver quoi que ce soit aux autres, c'est vis-à-vis de moi-même. Ce qui me motive, c'est l'inconnu : sentir d'instinct que je pourrai jouer un rôle que je n'ai pas encore abordé. Avoir de l'empathie envers le personnage, même s'il n'est pas aimable. Comment je vais y arriver et à quoi je vais ressembler, je m'en fiche...

J'entendais récemment Florence Foresti dire : «Je suis incapable de faire deux fois la même chose». C'est tout à fait mon cas. Cela me faciliterait la vie de préparer deux fois le même plat mais je n'y arrive pas !

ENTRETIEN AVEC MIOU-MIOU

QU'EST-CE QUI VOUS TOUCHAIT DANS L'UNIVERS DU ROMAN «LES LOIS DE LA GRAVITÉ» DE JEAN TEULÉ, DONT LE FILM EST ADAPTÉ ?

J'aimais beaucoup ce mélange entre conte et réalité. Il y avait aussi un suspense et une tension incroyables. J'ai toujours pensé que cela inspirerait le théâtre – ce qui a été le cas – et pourquoi pas le cinéma. Plus les sujets abordés par Jean sont graves, plus il a de l'humour, comme c'était le cas dans «Le magasin des suicides». Les dialogues du livre, avec ce ping-pong entre les deux protagonistes, sont formidables.

Dans le roman de Jean comme dans la pièce, Pontoise était un homme qui ressemblait à un loup, avec un système pileux impressionnant. Il était plus inquiétant, changeait beaucoup d'aspect selon la lumière et les situations. Comme à l'affût d'une proie, de son petit chaperon rouge. C'était quasiment un homme en bout de course, comme celui dont s'est inspiré Jean : il avait recueilli l'histoire vraie d'un lieutenant de police qui, après sa rencontre avec une femme venue s'accuser d'un meurtre, avait démissionné.

COMMENT ÊTES-VOUS DEVENUE CE PONTOISE ?

Un jour, Jean m'a demandé si cela me plairait de jouer la «coupable» : il n'en était pas question, parce que je n'avais pas l'âge du rôle, mais j'avais beaucoup songé à Pontoise qui m'intriguait, m'interpellaient.

Au cours d'une conversation avec Jean-Paul Lilienfeld, l'idée est revenue et a emballé tout le monde. L'enjeu de l'intrigue a changé parce qu'il n'y avait plus de séduction possible ou d'histoire d'amour qui justifierait l'attitude de Pontoise. C'est à la fois moins trouble et plus troublant, plus direct...

J'ai adoré travailler sur des répliques qui, à l'origine, étaient celles d'un homme : j'avais déjà connu cette expérience sur le téléfilm «Ambre a disparu» de Denys Granier-Deferre, où le rôle était destiné à Bernard Giraudeau. La couleur et l'éclairage de mots, dits par une femme, prennent une autre dimension et c'est passionnant à jouer.

SUR LE PAPIER, ON FAIT IMMÉDIATEMENT LE PARALLÈLE AVEC GARDE À VUE DE CLAUDE MILLER, MAIS CELUI-CI S'ESTOMPE RAPIDEMENT...

Les deux films n'ont rien à voir. D'abord, parce que dans ARRÊTEZ-MOI, il n'y a pas de lutte entre une gentille et une méchante. Ensuite, c'est une femme battue qui veut être reconnue coupable face à une flic qui refuse de l'arrêter. Pontoise se bat contre le temps pour la sauver.

À LA MANIÈRE DE SHÉHÉRAZADE CHERCHANT À RETARDER L'INÉLUCTABLE.

Absolument... même si Pontoise et son commissariat ne font pas vraiment rêver (rires). J'avais facilement quatre à cinq

minutes de texte par jour, car Pontoise ne lâche pas l'affaire : elle enchaîne les histoires afin de détourner l'attention de la femme. J'aime particulièrement celle sur Robert Desnos, lorsqu'elle explique qu'elle l'aurait maintenu en garde à vue, d'abord pour qu'il lui explique comment il écrivait ses poèmes, ensuite pour l'empêcher d'être déporté en 1944. «Pour lui éviter de se faire transformer en savonnette», comme disait Pontoise dans le roman.

EST-CE QUE VOUS TROUVEZ PONTOISE PARFOIS EXCESSIVE, EXTRÊME, OU SIMPLEMENT HUMAINE ?

Tout cela n'est pas incompatible. Pontoise est une femme qui a peur. Chaque jour, elle doit être contente de ne pas être blessée, puis elle se dit «Demain c'est rebelote». À minuit moins le quart, elle a cette phrase magnifique qu'elle adresse au personnage de Sophie Marceau : «Cela fait des années que je suis ici. J'ai paré tous les coups mais un jour ou l'autre, je vais en prendre un. C'est mathématique. Alors pour ce coup qui me viendra forcément, me blessera ou me tuera peut-être, faites-moi l'aumône d'un quart d'heure de votre vie».

Pontoise est en état de survie. Elle s'ingurgite tous ces produits explosifs pour tenir. Tout à coup, cette femme qui vient s'accuser de meurtre représente une chance, la chance de ne pas avoir fait ce boulot pour rien. Elle est fataliste, jamais triste. Elle sait. Elle a vu des choses qu'elle n'aurait pas dû voir mais elle garde les pieds sur terre.

LA NUIT OPÈRE AUSSI SUR L'ACTION ET SUR LES PERSONNAGES COMME UN ENVOÛTEMENT, UNE PARENTHÈSE OÙ LES INTERDITS PEUVENT SAUTER...

Je crois que c'est Antoine Blondin qui disait «La nuit est la face cachée de la vie»... L'affrontement entre ces deux femmes se

joue dans un cocon et dans un espace temps suspendu. Même lors des rares incursions hors du commissariat, la ville et son port ont quelque chose de fantomatique : on est dans un no man's land d'où les personnages ne peuvent pas s'échapper. Tout ça est symptomatique du film : il possède une franchise, une vraie singularité et affirme son identité. Psychologique, visuelle et musicale.

QUE PENSEZ-VOUS DE LA FAÇON DONT JEAN-PAUL LILIENFELD FILME LA VIOLENCE DU POINT DE VUE DE LA FEMME ?

J'aime l'idée de ne pas la représenter directement à l'écran. À vouloir tout montrer, on risque parfois de sombrer dans le Grand-Guignol. Jean-Paul a fait en sorte que le spectateur soit mis en situation, à la place du personnage de Sophie : il voit, perçoit, ressent et endure la même chose qu'elle. C'est un parti pris sur lequel Jean-Paul n'a jamais cédé.

ON PEUT LE COMPARER À CELUI DE LA DÉROBADE OÙ LE TRAITEMENT DE LA VIOLENCE ÉTAIT FRONTAL, MÊME SI LE CONTEXTE ÉTAIT DIFFÉRENT PUISQUE VOUS Y INCARNIEZ UNE PROSTITUÉE BATTUE PAR SON PROXÉNÈTE...

Je ne sais pas quelle est la meilleure façon de montrer une telle violence. C'est le sujet et la sensibilité du réalisateur qui guident la mise en scène. À l'époque de LA DÉROBADE, j'allais directement à la pharmacie m'acheter de l'Hémoclar pour faire disparaître les bleus (rires). Daniel Duval était à la fois acteur et metteur en scène ; il ne me disait rien de ses intentions donc je ne savais jamais ce qui allait m'arriver. Je me souviens d'une scène où son personnage devait me massacrer et, juste avant le tournage, j'avais chipé les ciseaux

AVEZ-VOUS RESENTI LE BESOIN, COMME POUR LA PRÉPARATION DE LA FEMME FLIC DE CÔTOYER L'UNIVERS DE LA POLICE ?

Non. Je l'avais fait pour le film d'Yves Boisset en effectuant un stage dans le Midi : j'y avais accompagné une inspectrice très féminine, au caractère étonnant, et avec laquelle j'ai assisté à des événements du quotidien hallucinants... Pour ARRÊTEZ-MOI, c'était différent parce que l'on est proche d'un conte. Bien sûr, il y a une gestuelle, une manière de s'exprimer mais elles sont davantage le reflet de la personnalité de Pontoise que de son métier. L'univers singulier du film autorise des entorses à l'authenticité : c'est d'ailleurs ce que Pontoise ne cesse de faire, par exemple lorsqu'elle saccage le néon du bureau et son ordinateur personnel.

Cela n'enlève rien à sa crédibilité mais c'est son humanité, ses failles qu'il fallait mettre en valeur. Le film est avant tout la rencontre de deux femmes qui se racontent et s'exposent intimement dans une ambiance propre à la confiance. Le commissariat est une enclave, une bulle préservée du monde.

VOUS ÊTES-VOUS BÂTIE VOTRE PROPRE BULLE POUR APPRÉHENDER LA DENSITÉ DES DIALOGUES DE PONTOISE ?

J'ai eu un plaisir immense à travailler ce texte le week-end et tous les matins, en me levant très tôt. Les conditions étaient

qui traînaient dans un coin du décor ! Je me sens évidemment concernée par toute forme de violence faite aux femmes. Ce qui est arrivé à cette gamine dans cette récente affaire de tournante, par exemple : elle était mince, jolie, puis est apparue grossie au procès, sûrement pour se protéger d'un tel traumatisme. Ce qu'elle a entendu au tribunal de la part de ses agresseurs était innommable.

EST-CE L'UNE DES CLÉS QUI EXPLIQUE LE REFUS DE PONTOISE D'ARRÊTER CETTE INCONNUE ?

Sans doute. Pontoise est confrontée à tellement d'autres horreurs que ce dont la femme s'accuse, dans ces circonstances-là, est «négligeable». Après tout, elle a commis le crime parfait, personne ne l'a confondue à l'époque des faits, alors tant pis si son mari est monté ce jour-là sur un frigo posé sur le balcon ! Pontoise a décidé, égoïstement aussi, de ne donner satisfaction ni à cette femme ni à sa hiérarchie ni à la société.

CELA FAIT-IL D'ELLE UNE REBELLE ?

Oui, mais je ne le vois pas comme un acte militant contre le système. Il s'agit d'une prise de position sur un cas particulier. En refusant d'agir, elle pense sauver le personnage de Sophie Marceau et se sauver de sa propre désespérance. Chacune demande à l'autre de donner un sens à sa vie : l'enjeu du film est de savoir laquelle des deux obtiendra gain de cause.

compliquées : nous tournions en pleine vague de froid dans un hangar, où le décor du commissariat avait été reconstitué. Je répétais sous une tente en plastique et ce texte était comme une couette, une protection. Je tenais à faire vivre cette histoire, à avoir toutes les cartes en main. Le travail d'actrice passe par le filtre du montage. On peut y laisser des plumes ou être sublimée, radieuse comme c'était le cas dans LA LECTRICE...

... CE QUE VOUS ÊTES AUSSI DANS ARRÊTEZ-MOI, SANS FARD NI COSTUME SOPHISTIQUÉ.

Merci mais c'est vous qui le dites (rires). C'est délicat de se voir sous toutes les coutures : on peut se trouver pas mal de face dans un miroir mais dès que ça bouge, c'est autre chose. Jean-Pierre Bacri parle très bien de ce reflet auquel on ne s'attend pas nécessairement... Ce n'est pas un excès de narcissisme, mais c'est parfois difficile de se regarder. Par contre, jouer sans se préoccuper de son apparence m'a donné une grande liberté.

CES DEUX FEMMES SONT ANCRÉES DANS UN MILIEU SOCIAL DIFFICILE. VOUS AVEZ AUSSI SOUVENT INCARNÉ DES HÉROÏNES ISSUES DES CLASSES POPULAIRES, COMME DANS GERMINAL, RIVIERA OU ENCORE NETTOYAGE À SEC : EN QUOI CELA VOUS TIENT-IL À CŒUR ?

J'aime interpréter les bourgeoises parce que cela me fait rire, comme dans MILOU EN MAI ou LE GRAND ALIBI, mais je suis comblée de participer à des films soucieux de la classe populaire. Je suis issue de ce milieu et, au début de ma carrière, c'est le public qui a été sensible à la jeune fille hésitante et têtue que j'étais. C'est aussi ce que l'on perçoit chez Sandrine Bonnaire. Ce sont ces gens, plus que les professionnels du cinéma, qui ont fait de moi une personne connue...

J'aime parler de mon milieu pour lui rendre sa dignité, sa verticalité et sa vérité. J'ai été élevée avec des principes simples, une éducation et une manière de se comporter envers autrui qui m'ont accompagnée pendant toute ma vie. L'honnêteté, la loyauté sur la parole donnée, la souffrance provoquée par l'injustice : je porte encore tout cela en moi et j'en suis fière.

LISTE ARTISTIQUE

LA COUPABLE
PONTOISE
JIMMY
JOLIVEAU
MADELEINE
CÉDRIC (17 ANS)
CÉDRIC (7 ANS)
LA MÈRE DE JIMMY
MÉMÉ GARDIE
PÉPÉ CALE-PIEDS
PONTOISE (30 ANS)
LE BOUCLÉ
LE GARDIEN (LE BOUCLÉ)
LE GARDIEN DE LA PAIX
LE POLICIER EN CIVIL
PÈRE PONTOISE
MÈRE PONTOISE
LE COPAIN DE PONTOISE
GUY 'PECCABE'
L'INFIRMIÈRE
BRIGITTE
HOMME 1
FEMME 1
SUBSTITUT DU PROCUREUR
SALE TYPE
LE POLICIER

SOPHIE MARCEAU
MIOU-MIOU
MARC BARBÉ
YANN EBONGE
VALÉRIE BODSON
ARTHUR BUYSSENS
VADIM GOUDSMIT
CLAUDINE PELLETIER
JENNY CLÈVE
ROGER DE MOERLOOSE
DINARA DRUKAROVA
SERGE HOLOGNE
ÉRIC GODON
FRÉDÉRIC FRENAY
PATRICK HASTERT
JEAN-FRANÇOIS WOLFF
ANNE BEAUPAIN
THOMAS COUMANS
HERVÉ GUERRISI
INGRID HEIDERSCHIEDT
JULIE MAES
GUILLAUME LEMARRE
VÉRONIQUE PERRAULT
COLETTE KIEFFER
ALEXANDRE PICOT
JOËL DELSAUT

LISTE TECHNIQUE

SCÉNARIO ADAPTATION & DIALOGUES **JEAN-PAUL LILIENFELD**

ADAPTÉ DU ROMAN *LES LOIS DE LA GRAVITÉ* DE JEAN TEULÉ, PUBLIÉ AUX ÉDITIONS JULLIARD

PRODUIT PAR
PRODUCTEURS DÉLÉGUÉS

NICOLAS STEIL
NICOLAS STEIL
JEAN-MICHEL REY
JESUS GONZALEZ
PHILIPPE LIÉGEOIS
PASCAL RABAUD
RICARDO VAZ PALMA
CARLO THOSS
AURIQUE DELANOY
JOËLLE KEYSER
PIERRE-FRANÇOIS LIMBOSCH
MAGDALENA LABUZ
NURITH BARKAN
CLAUDINE MOUREAUD-DEMOULLING
CÉLINE VAN HEDDEGEM
FABRICE COUCHARD
SOLVEIG HARPER
BENJAMIN HESS
CHRISTOPHE VINCENT
PATRICE MONIER
JEAN-PHILIPPE LAROCHE
KATE
ANDRÉ DZIEZUK
MATTHIEU GONET
REZO PRODUCTIONS
IRIS PRODUCTIONS
IRIS FILMS
FRANCE 2 CINÉMA
FRANCE-LUXEMBOURG-BELGIQUE
CANAL+
FRANCE TÉLÉVISIONS
CINÉ+
LE FONDS NATIONAL DE SOUTIEN À LA PRODUCTION
AUDIOVISUELLE DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG
EURIMAGES
PROGRAMME MEDIA
ARTÉMIS PRODUCTIONS
TAX SHELTER FILMS FUNDING
TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE
B MEDIA EXPORT
REZO WORLD SALES

PRODUCTEUR EXÉCUTIF
IMAGE
PHOTOGRAPHE DE PLATEAU
SON
MONTAGE
SCRIPTTE
DÉCORS
COSTUMES
MAQUILLAGE

COIFFURE
ASSISTANT RÉALISATEUR
DIRECTEUR DE PRODUCTION
SUPERVISEUR DE PRODUCTION
RÉGISSEUR GÉNÉRAL
DIRECTEUR DE POST-PRODUCTION

MUSIQUE ORIGINALE

UNE COPRODUCTION

AVEC LA PARTICIPATION DE

AVEC LE SOUTIEN DE

EN ASSOCIATION AVEC
VENTES INTERNATIONALES

© 2012 REZO PRODUCTIONS - IRIS PRODUCTIONS - IRIS FILMS - FRANCE 2 CINÉMA

REZO FILMS